



Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

54 | 2006

**Expériences de recherche en République
démocratique du Congo**

Histoire coloniale et nomadisme heuristique

Du « Congo de Papa » au « Bled »

Lissia Jeurissen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/301>

DOI : 10.4000/civilisations.301

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2006

Pagination : 33-43

ISBN : 2-87263-006-6

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Lissia Jeurissen, « Histoire coloniale et nomadisme heuristique », *Civilisations* [En ligne], 54 | 2006, mis en ligne le 01 avril 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/301> ; DOI : 10.4000/civilisations.301

Histoire coloniale et nomadisme heuristique

Du « Congo de Papa » au « Bled »

Lissia JEURISSEN

Résumé : Malgré les réticences de l'école historique belge traditionnelle, attachée à l'étude exclusive des ressources écrites, la République Démocratique du Congo offre aux historiens un espace heuristique alternatif attrayant, notamment grâce à la collecte structurée de témoignages sous forme de récits de vie. Dans une logique de croisement et de confrontation avec l'expertise bibliographique, ces récits rétrospectifs centrés sur le vécu des acteurs congolais renferment des données objectives et déroulent le temps colonial dans l'histoire du Congo-Zaïre. Le passage de l'oralité à la 'matière historique' implique cependant une solide méthodologie préalable de recueil thématique et de traitement analytique. Dans sa recherche de contacts, d'informations et de documents, l'enquêteur européen se trouve également confronté aux réalités du tissu urbain et aux enjeux d'une sémiologie des corps renvoyant à des images construites et évolutives. Les divers avatars techniques et culturels susceptibles d'interférer sur le contexte et le résultat des investigations, illustrent en réalité l'importance d'une certaine dose d'humilité et d'adaptation du chercheur en terrain congolais.

Mots-clés : colonisation, heuristique, récits de vie, socialisation.

Summary: Despite the reticence of traditional Belgian historians (those attached to exclusive recourse to written sources), Congo offers historians an interesting research alternative in the form of life stories. When carefully recorded life stories are crossed and confronted with written sources, these retrospective narratives provide objective data while unfolding the colonial period of Congo-Zaire history. The passage from orality to 'historical matter' implies, nonetheless, a solid methodology prior to the thematic information gathering phase and subsequent analytical processing. In their search for contacts, information and documents, European researchers working in Congo are confronted with the realities of urban dynamics and with the risks of preconceived – but evolving – concepts and images. Various technical and cultural manifestations likely to influence the context and the results of research illustrate how important it is to be humble and flexible while carrying out research in the Congo.

Key words: colonisation, heuristic, life stories, socialisation.

Introduction au cadre scientifique : histoire de la colonisation et histoire africaine

Avant d'évoquer directement le terrain congolais, l'appréhension persistante de l'école historique belge à l'égard des sources orales ainsi que la désertion actuelle des historiens européens, même contemporanéistes, des champs africain et colonial, nécessitent une digression.

Une désertion scientifique quelque peu paradoxale en Belgique face à un ton politique et médiatique exhortant depuis cinq ans à une certaine « éthique de la responsabilité » belge dans l'histoire de l'Afrique centrale. Relevons, pour l'année 2000, les excuses officielles du Gouvernement lors des commémorations du génocide rwandais et une commission parlementaire sur l'implication belge dans l'assassinat de Patrice Lumumba en réaction directe à l'ouvrage sulfureux du sociologue Ludo de Witte (De Witte 2000)¹; plus récemment, la diffusion début avril 2004 sur la VRT et la RTBF² d'un documentaire-réquisitoire britannique contre le régime léopoldien dans l'ancien Etat Indépendant du Congo, basé sur l'étude controversée du journaliste américain Hochschild (Hochschild 1998).

Quant à l'expertise africaniste belge, selon Gauthier de Villers, elle relève aujourd'hui plus de la rhétorique politicienne que d'une réalité scientifique avérée : l'enseignement de l'histoire africaine, privé de financements et de chaires universitaires, traverse dans le Royaume une crise amère (de Villers 2004 : 14-17).

L'étude historique plus spécifique de la colonisation a subi un long chemin de croix depuis 1960. La communauté académique, condamnant unanimement le phénomène colonial sur les plans politique et moral, se focalisa davantage sur l'histoire politique de la contestation indépendantiste africaine et des nouveaux Etats. De plus, beaucoup d'historiens congolais, soucieux d'écrire une histoire propre à l'Afrique et de forger une identité nationale « décolonisée », se tournèrent vers le passé « pré-colonial » (Curtin 1986 : 52; Salmon 1986 : 18-19).

La période coloniale, et les sources européennes essentiellement propagandistes qu'elle avait produites, se heurtait en tant qu'objet d'étude à un déni général, une longue « phase d'occultation », un « purgatoire » de vingt-cinq ans (Fraiture 2003 : 81). En effet, « Ces sources fournissent de précieux repères d'ordre chronologique et des renseignements économiques objectifs, mais elles reflètent davantage la société qui les a engendrées que la société qu'elles tentent de présenter. », dispensant « une histoire fragmentaire (...) accordant peu d'importance aux populations colonisées » (Salmon 1986 : 18,186).

Les cénacles d'anciens coloniaux, à travers leurs périodiques ou des publications de type autobiographique, assurèrent la vacance mais dans un registre peu critique oscillant entre nostalgie et autolégitimation.

En 1979, l'historien Jean Stengers déplorait l'ébranlement complet du crédit et du prestige scientifiques de l'histoire coloniale (Stengers 1979 : 583).

1. Edition en néerlandais dès 1999.

2. Bate, Peter, 2004. *Le roi blanc, le caoutchouc rouge, la mort noire*. Londres : BBC.

Paradoxalement, c'est l'intérêt pour la période « pré-coloniale », les populations africaines et l'histoire du Congo indépendant qui a progressivement réhabilité l'étude historique du fait colonial, grâce à de nouvelles approches et des outils empruntés à l'anthropologie et à la sociologie.

La tradition positiviste héritée de la fin du 19^e siècle avait fondé le métier d'historien sur la critique de l'écrit (Langlois et Seignobos 1899 : 152), laissant le Congo non colonisé, sans système d'écriture, et les sociétés autochtones aux « ethno-anthropologues », aux archéologues et aux linguistes (Fage 1986 : 36).

Avec Jan Vansina, la volonté d'historiciser une Afrique noire antérieure à l'arrivée des explorateurs blancs a ouvert un champ heuristique inédit : les « traditions orales » (mythes fondateurs et histoire dynastique). La méthodologie proposée avait un ancrage résolument interdisciplinaire alliant procédés de récolte et de retranscription, règles de critique historique et croisement des types de sources (Vansina 1961).

Ce changement épistémologique admettant dans l'oralité africaine des données historiques se répercuta plus tard sur l'étude des problématiques coloniales par la validation du témoignage portant sur un temps vécu : « Le témoignage verbal des africains contemporains et victimes de la colonisation contrebalançait efficacement le témoignage des documents officiels » (Curtin 1986 : 53).

L'école de l'« histoire immédiate », formule vulgarisée par la « nouvelle histoire » au début des années 1960 (Lacouture 1988 : 231) et systématisée dans le cadre précis de l'histoire du Zaïre par le sociologue Benoît Verhaegen (Verhaegen 1974), exploita plus radicalement cette démarche en partant de la parole des acteurs congolais, ancrée dans les questionnements du présent, pour donner sens aux faits d'un passé récent. Ce procédé novateur mettait l'histoire coloniale, ses supports et techniques classiques, au service de l'immédiat (Lewin 1993 : 235-241).

Profitant de ces divers héritages, la perception scientifique du champ colonial semble aujourd'hui rompre avec le schéma bipolaire « Noirs vs. Blancs ». Le Congo Belge est envisagé en tant que terreau historique d'un réseau d'identités propice à la transformation : l'analyse se penche sur la dynamique interculturelle, sur les « espaces d'échange » (Fraiture 2003 : 88). Cette évolution consacre la fin d'une logique d'opposition entre acteurs européens et africains, entre ressources écrites et orales, et exhorte à une collaboration des perspectives offrant des éclairages multiples sur les individus, les sociétés et les faits.

Malgré ce nouveau décorum et une évidente perméabilité entre témoignage, mémoire et histoire sur la plupart des sujets sociaux d'histoire récente, le « verrou » épistémologique occidental post-positiviste persiste pourtant parmi chercheurs et enseignants historiens : cloisonnement disciplinaire et esprit casanier, attachement à l'histoire politique, objectivité balisée par la distanciation temporelle, mais surtout, sacralisation de l'écrit et de la chronologie.

Selon Mabille, cet état de fait amène « (...) les historiens à 'se défier' du témoignage et à s'imposer le détour par des traces matérielles ou le recours exclusif à ces dernières même lorsque les témoignages abondent » (Mabille 2002 : 6). D'autant plus que l'objet d'étude 'Afrique' en tant que tel reste, dans la pensée commune, enfermé dans une lecture 'ethnologisée' qui attire peu l'historien classique.

Craignant l'insécurité méthodologique et hantée par ses « vieux démons », la « science historique » belge continue à porter un regard autocentré et ankylosé sur la colonisation. Les monographies, saturées de références bibliographiques et archivistiques, se limitent à exposer de façon critique le « Congo de Papa » (représentations et structures de pouvoir

du colonisateur), en dehors des réalités du « Bled »³, ce Congo vivant emportant l'écrit socio-historique du passé colonial dans le déroulement d'une histoire en cours. En Belgique, le terrain congolais cherche donc encore ses historiens...

Sources orales et historicité : du récit de vie à l'écrit historique

Pourtant, la réalisation d'entretiens en RDC offre aux historiens africanistes un espace de travail fertile⁴ dans une logique de confrontation et de complémentarité avec les ressources matérielles disponibles en Europe (archives et publications d'époque; travaux).

Sous peine de perdre pied, le chercheur de terrain doit évidemment fixer avec soin le cadre méthodologique de collecte et de traitement de la matière dynamique des témoignages s'il escompte en faire une « matière historique » (Lacouture 1988 : 244) lisible, objectivable et constructive.

Quels furent mes choix et mes modes de procédure? Les expériences et réflexions proposées dans cette contribution résultent de trois missions de deux mois réalisées à Kinshasa et à Lubumbashi⁵ entre juillet 2003 et juillet 2004 dans le cadre de la préparation d'un projet doctoral centré sur l'histoire sociale des « mulâtres »⁶ nés avant 1960, leurs conditions de vie et de perception durant la colonisation et dans le Congo-Zaïre.

L'élaboration d'un corpus de témoignages intervenait dans mon cas après une longue phase d'investigation dans les supports écrits. Ce vaste réservoir heuristique était en effet dominé par la production idéologique coloniale et parsemé de profondes zones d'ombre sur certains groupes d'individus ou faits « silencieux » que seul le recours aux témoins directs était susceptible de combler.

Comment s'appuyer sur la démarche bibliographique puis sur le contexte local congolais pour approcher et « historiciser » la parole individuelle?

Intéressée par le caractère biographique et nécessairement diachronique⁷ des « récits de vie », je suis partie du postulat que le récit d'une personne sur son histoire inclut une réalité indépendante de la mise en intrigue de ce vécu, une colonne vertébrale de données informatives et de « lignes de vie » structurant le parcours et l'expérience historiques du sujet (succession temporelle d'événements, d'actions et de situations). Pour reprendre la

3. Terme populaire usité par les Congolais installés en Europe pour désigner leur patrie d'origine, entre regard affectif sur une terre de racines et de souvenirs, et regard ironique sur un décor infrastructurel et socio-économique dramatique sacrant le 'règne de la débrouille'.

4. Les collectivités locales urbaines racontent volontiers au chercheur leur 'Congo des Belges' ou les événements post-indépendance et un grand nombre de doyens nés avant 1940 sont encore accessibles en RDC.

5. Institutions d'encadrement : le Centre de documentation de l'enseignement supérieur, universitaire et de la recherche de Kinshasa (CEDESURK) et l'Observatoire du changement urbain (OCU, Lubumbashi). Financements : Bourse de voyage de la Communauté française de Belgique et crédits de voyage FNRS.

6. Ancienne dénomination coloniale des individus nés d'un parent blanc et d'un parent noir, et de leurs descendants. Mon étude se centrait sur les individus à parentés européenne et congolaise verticales (in)directes.

7. Il faut distinguer diachronie (succession et relation temporelle des événements; repère du temps historique collectif) et chronologie (datation en millésimes ou en terme d'âge basée sur le temps biographique, plus contraignante pour le témoin), même si ces deux échelles sont parallèles.

métaphore de Bertaux, le dessin peut être restitué même si la remémoration en modifie les couleurs (Bertaux 1997 : 33, 37, 71). Etre un enfant unique né en 1932 à Lubudi (Katanga) d'un commerçant grec et d'une « fille de chef » congolaise, avoir porté le nom paternel sans être légalement reconnu, fréquenté tel orphelinat puis tel cercle de métis, renvoie à des faits.

Avant le départ en RDC et sur base de mon expertise des contenus bibliographiques, j'avais élaboré un questionnaire destiné à mon usage personnel pendant et après chaque entretien; cet outil était centré sur des « fils séquentiels » (Bertaux 1997 : 72), des domaines d'existence des témoins. Il incarnait en fait un canevas thématique adapté aux besoins de ma recherche sous forme de rubriques⁸ contenant des questions ouvertes, fermées ou à choix multiples qu'il me suffisait de remplir manuscritement ou de verbaliser au cours de la narration semi-dirigée de l'informateur (tour à tour spontanée ou rythmée par l'intervention de mes relances et consignes). Au-delà de la subjectivité et de l'accumulation des discours, je bénéficiais ainsi d'un socle analytique, commun à tout le corpus oral, d'informations exploitables ultérieurement dans une perspective quantitative et comparative (classement informatisé des caractéristiques de l'échantillon avec le programme Excel puis recension des tendances sociologiques) livrant des fragments d'une réalité socio-historique. Par exemple, la distribution des nationalités ou des statuts professionnels des ascendants européens, les types de situations parentales (relation, cohabitation, mariage coutumier ou légal); le pourcentage de métis scolarisés dans des établissements spécialisés ou ayant un conjoint métissé; etc.

Par contre, l'enregistrement magnétophonique⁹ parallèle des récits de vie, retranscrits quasi intégralement (hors digressions), renvoyait à la dimension qualitative des témoignages : passages linéaires, épaisseur et authenticité de la parole des individus (tons, réminiscences, sentiments). Assurant un périmètre de structuration, j'accompagnais leur flux grâce à des consignes « extensionnelles » (propres à référer à des objets du monde) liées aux sections du questionnaire (e.a., « Pouvez-vous me raconter les conditions de votre naissance ? », « Parlez-moi de maman/papa », « Comment ça se passait à l'école ? ») ou à des phases politiques marquantes comme la colonisation, l'indépendance et le régime mobutiste (Blanchet et Gotman 2001 : 77).

Toutes ces procédures visaient à produire un matériel alternatif susceptible de nourrir, au même titre que les écrits d'époque et à différents niveaux, la synthèse historique d'extraits de récit et de constats issus de la statistisation de l'échantillon.

Tout d'abord, ménager une place importante au vécu des acteurs directs de façon à insérer dans l'herméneutique une « quotidienneté », au delà du sensationnel et de l'officiel (Lacouture 1988 : 231, 236, 248). « Dans l'entretien, l'expérience du réel prend figure humaine, vie et voix (...) » (Bertaux 1997 : 49). Ainsi, les anecdotes évoquant la vie auprès des papas européens, la solidarité entre métis ou encore les liens avec la communauté maternelle.

8. Nom(s) avant et après 60, sexe, lieu et date de naissance, profession, nationalité, statut juridique, scolarité, entité parentale et familiale, habitudes linguistiques, socialité (groupes officiels et/ou informels de métis), localisation chronologique (âge ou date : 'De ... à ... , il/elle a vécu avec son père, dans un internat, ...'), etc.

9. La majorité des témoins, assurés de l'anonymat, ont accepté d'être enregistrés.

L'oralité peut aussi dévoiler, dans ses récurrences, l'impact d'un événement politique identifiable dans les publications sur les parcours individuels : quand le ministre congolais Mario Cardoso (de père portugais) fut accusé de détournements financiers et limogé brutalement par Mobutu (1972), le sobriquet « cardoso », synonyme de « voleur » ou « bandit », a frappé l'ensemble des métis du Zaïre.

Ensuite, les « archives vivantes » (Lacouture 1988 : 231) contribuent à la contextualisation et à la critique historique de données écrites par la confirmation, l'explicitation, la nuance ou l'infirmerie (fonction analytique). Il s'agissait parfois de pallier une absence d'information (fonction exploratoire), pour des raisons d'accessibilité (destruction ou perte; législation belge sur la consultation¹⁰) et de contenu (« silences historiques »; discours d'opinion excentrés et très politisés, difficiles à intégrer dans une réalité sociale). Prenons le cas des associations créées dès les années 1930 par des notables métis à Kinshasa et Lubumbashi. Les entretiens avec d'anciens membres ont permis l'identification du statut de leurs initiateurs (origines parentales, reconnus/non reconnus, conjointe métisse, etc.), la description de leur fréquentation et l'accès à la période 1955-1960 (Home des Mulâtres à Léopoldville dès 1956); ils ont également confirmé le caractère essentiellement festif de ces cercles. Par contre, le patronage et le contrôle belges se sont révélés très limités dans les faits.

Autre apport crucial des témoignages : la visibilisation des trajectoires socio-culturelles de métis intégrés en zone villageoise. Selon les discours d'opinion des interlocuteurs belges, les mères noires acceptaient facilement l'envoi par l'administration ou les papas blancs des progénitures dans une mission, voire en Europe, contre dédommagement pécunier ou dans la logique des rapports de force ambiants. Or, beaucoup d'enfants ont été cachés en brousse par la famille congolaise, « sous le pagne et la poudre de charbon de bois ».

Enfin, la narration rétrospective des témoins encouragée par l'enquêteur, s'inscrivant intrinsèquement à la fois dans la durée et dans le présent, est propice à la saisie de processus et de stigmates sociaux déroulant l'histoire coloniale dans le contexte national congolais-zaïrois, perceptibles uniquement sur le long terme *via* un enchaînement causal et une interaction de faits (Bertaux 1997 : 88). Les sources orales donnent ainsi de l'amplitude au compas critique de l'historien, livrant « à l'investigation historique des phénomènes dont elles sont la trace la plus sensible » (Simonis 1994 : 27). Illustrons. Dans la colonie, la plupart des métis non reconnus légalement par les géniteurs européens portaient pourtant un nom européen (souvent, déformation locale du nom ou prénom paternel). Ils se sont donc sentis particulièrement visés par l'africanisation patronymique décrétée par Mobutu en 1972¹¹ et ont dû se créer un nom *ex nihilo* quand ils n'avaient pas connu leur maman (abandon ou mission scolaire dès cinq ans). Les métis de nationalité européenne, quant à eux, ont contourné la « zaïrianisation » des entreprises, en mettant leurs biens au nom de leur mère ou de leur épouse.

10. Les archives officielles belges ne sont consultables, sauf autorisation exceptionnelle, qu'après une période de 50 ans. Le délai s'allonge pour les informations liées à la sûreté de l'Etat ou à la vie privée d'agents coloniaux.

11. Loi relative à la nationalité zaïroise promulguée le 5 janvier 1972 : « L'enfant naturel né d'une mère zaïroise ainsi que le zaïrois par option né d'un père étranger et d'une mère zaïroise doivent obligatoirement porter le nom de leur mère » (article 46).

La transcription quantitative et qualitative des « récits de vie » n'est donc pas histoire en soi, elle encourage à la multiplication des perspectives et au croisement des types de sources pour maximiser la qualité des recoupements possibles. Mais, n'en est-il pas de même pour les archives écrites traditionnelles, nécessitant souvent une solide critique historique pour livrer leur historicité? (Bertaux 1997 : 70; Lacouture 1988 : 239).

Cependant, en amont et en aval de la réalisation des entretiens proprement dits, le paysage technique, social et culturel de la RDC interfère ponctuellement sur le travail du chercheur.

Réseaux sociaux urbains et pistes documentaires

Le « collecteur » de récits oraux est rapidement confronté à une mobilité quotidienne intense sur le terrain pour localiser et approcher des témoins potentiels répondant aux critères de son objectif d'étude. Son institution d'accueil ne peut l'encadrer en permanence et a rarement les moyens de lui fournir gratuitement un véhicule ou un « guide ». L'enquêteur se déplace par conséquent souvent « en solitaire » et aux quatre coins de la ville. La disposition de cartes plus ou moins récentes¹² et d'un téléphone portable permet évidemment un précieux gain de temps et de contacts. Et la qualité du travail de terrain dépendra bien souvent du degré d'adaptation aux conditions locales.

Les moyens de transport sont ainsi un important lieu d'initiation à l'ambiance et aux codes culturels ou linguistiques du pays, mais également un vivier d'« opportunités scientifiques » (rencontres inattendues et moins formelles avec de nouveaux informateurs). Les taxis collectifs représentent dans les capitales urbaines, étouffant sous les exodes démographiques successifs, une voie centrale de socialisation utilisée par la majorité des Congolais plusieurs fois par jour.

Les contextes logistiques varient selon les régions et influent sur les modes d'investigation du chercheur. Par exemple, ayant observé un coût des taxis *express* (individuels) plus modique et un centre-ville plus ramassé où « tout le monde se voit et se connaît » à Lubumbashi, je me suis rapidement constitué un carnet d'adresses grâce à un vieux papa chauffeur, devenu un informateur-collaborateur à part entière, ayant une expérience de l'ensemble du site (7 communes), de son histoire (changements toponymiques, rumeurs urbaines) et de ses habitants. Kinshasa, capitale très étendue au trafic saturé (24 communes, plus de six millions d'habitants et le « règne des trous » sur les routes !) est, quant à elle, impossible à quadriller complètement et souvent mal connue des *taximen* (emploi récent par défaut ou d'appoint; itinéraires limités aux grands axes).

L'accroissement des témoignages dépend alors davantage des ressources de médiation fournies au cours des entretiens par les témoins eux-mêmes : les individus, *a fortiori* d'un certain âge, évoluent en RDC au sein d'un réseau social, amical et familial habituellement très dense. Dans le cas de mon objet d'étude, cette médiation fut renforcée par le contexte historique : avant 1960, la majorité des personnes ciblées, « racialement » difficiles à intégrer dans une société coloniale très ségrégée, ont été dirigées dès la petite enfance vers des structures scolaires et des internats bien équipés ou réservés aux métis. Cet interventionnisme est à l'origine de « la grande famille des métis » : éducation commune,

12. A Kinshasa, un 'plan Shell' assez complet est édité par Eleganzia SPRL (2002). A Lubumbashi, l'Institut technique Salama reproduit une carte datant de 1990 (attention au déménagement de certains consulats et à la nouvelle toponymie kabiliste !) et ne quadrillant pas en détail les communes périphériques de la ville.

intermariages, voire socialité spécifique. Les cérémonies de deuil et les repas des anciens élèves notamment, sont des événements « stratégiques ».

Cet accès indirect à de nouveaux acteurs par divers tiers personnels (« méthode de proche en proche ») fut crucial dans la constitution progressive et en « tache d'huile » d'une aire de contacts, tout en maximisant les chances d'acceptation d'un dialogue puisque, de façon plus décontractée, je pouvais alors me présenter au nom de tel parent, ami ou collègue (Blanchet et Gotman 2001 : 57-58).

Au point de vue de la documentation écrite, l'objectif du terrain était d'accéder, avec l'aide des témoins, à des archives locales évoquant la période coloniale et produites par des acteurs métis : notes personnelles, manuscrits biographiques, papiers associatifs, documents administratifs ou iconographiques. Une volonté qui draina son lot d'espoirs déçus : « J'avais beaucoup mais on m'a tout volé ! », ou « C'est là quelque part, repasse, je vais chercher » puis, après plusieurs visites et rappels insistants, « Non, rien. Je ne sais plus si j'ai gardé ça finalement » ...

En fait, peu de familles congolaises ont eu le luxe d'assurer la conservation de papiers civils ou privés anciens : à côté de raisons techniques (ravages des termites et de l'humidité), guerres, pillages et déplacements subséquents de populations ont occasionné depuis des décennies de nombreuses pertes et destructions. En outre, sur fond d'instabilité politique, la scribalité a polarisé au fil des régimes successifs une certaine méfiance sociale (révélation de « secrets », traces matérielles compromettantes) peu propice à une culture de l'archivage. Les périodes de tension après 1960 et autour de 1972 (authenticité africaine proclamée par Mobutu), drainant une rhétorique de rejet de l'étranger, ont vu beaucoup de Congolais métissés jeter ou ranger dans des caisses oubliées les albums, les traces des activités des anciens cercles 'mulâtres' et autres souvenirs du temps colonial jugés inutiles et difficilement valorisables dans la nouvelle identité nationale, congolaise puis zaïroise.

Enfin, héritier d'une longue tradition socio-culturelle plaçant l'oralité au centre de la transmission du savoir et des valeurs collectives, le peuple congolais, à l'image de l'indifférence institutionnelle (absence d'infrastructures de conservation adéquates, liquidation ou entassement anarchique d'archives administratives et gouvernementales « encombrantes »), semble peu attaché aux stigmates matériels et aux écrits du passé, dans une logique de survie de l'« ici et maintenant » (Salmon 1986 : 27, 187).

Malgré toutes ces entraves, les « petits trouvailles » (photographies, cartes de baptême, « mémoires » cherchant éditeurs, etc.) restent très stimulantes et les propriétaires les prêtent aujourd'hui volontiers (fin de la dictature mobutiste) à l'historien de passage.

« Mises en corps » du chercheur occidental

Les circonstances du contact avec les Congolais autant que l'identité symbolique et sociale qu'ils attribuent au chercheur étranger, sont profondément traversées par la sémantique épidermique. Cette dernière s'intègre dans un décryptage, souvent inconscient, du corps « matériel » (apparence physique et/ou vestimentaire) en terme de catégorisation socio-économique. « D'emblée, l'estime à l'égard d'autrui tient donc rarement à la pigmentation de sa peau, en soi sans importance, mais souvent à ce qu'elle dit sur son être social » (Rubbers 2004 : 43).

L'intense mobilité et la confrontation interculturelle directe caractérisant les recherches de terrain contraignent le scientifique à la gestion délicate d'une barrière invisible tracée par les marqueurs binaires « noir » et « blanc ».

Certes, après 1960, par un glissement du critère « racial » au critère social, les hauts-fonctionnaires politiques congolais personnifièrent le *mundele/muzungu*¹³ « noir » en affichant des signes d'aisance financière et d'accès à la modernité.

Mais le « Blanc », objectivé en tant que membre d'un groupe homogène, se trouve toujours en RDC au centre de la figure de l'altérité et de la notion de pouvoir, cristallisant tour à tour admiration, curiosité et défiance (Jewsiewicki 1993 : 163-165).

D'autant plus lorsqu'il est de nationalité belge, associé par voie de conséquence non seulement aux migrants économiques « de première classe » (affaires, chefs d'entreprises) mais surtout à l'ancienne puissance colonisatrice et son icône de *Bula matari*¹⁴ (Vellut 1982 : 94).

Par extension, la jeunesse locale catapulte souvent l'Européen au centre des rapports de force politiques ambiants, véritable incarnation d'institutions internationales ou de puissances économiques (ONU, Etats-Unis, etc.) s'ingérant dans le contrôle de l'avenir et des richesses du pays.

Chaque déplacement, même dans des conditions modestes (transports collectifs, marche) ou discrètes (sobriété vestimentaire ou port du pagne local)¹⁵, ne peut donc passer inaperçu. Il multiplie les occasions d'interpellation populaire, tantôt cordiale tantôt agressive, sur cette « européanité » et cette « blanchitude » construites.

A titre anecdotique, à la fin d'un séjour à Matadi où j'avais logé chez l'habitant, lors de mon inscription sur la liste des passagers d'un bus délabré, un officier du commissariat général des migrations pécuniairement intéressé me passa un « savon historique » de deux heures en pensant avoir affaire à une commerçante nantie. Prétextant la non validité de mon autorisation kinoise de voyage, il taxa de colonialisme le fait que, selon lui, je m'aventure au Congo « comme dans un moulin » ou « un pays de sauvages » en me croyant « tout permis » et au dessus des lois congolaises alors que la colonisation était finie.

De même, début juin 2004 (nouvelle incursion rwandaise à l'Est du pays), suite aux manifestations, parfois meurtrières, contre les bâtiments et le personnel onusiens, les étudiants d'une école supérieure lushoïse huèrent mon arrivée dans la cour en scandant « ONU, dehors ! ». Ils estimaient que mon teint personnifiait les « complices des assauts rwandais », « tueurs de manifestants », alors que la plupart des casques bleus de la Monuc actuellement en poste sont d'origine non européenne.

Depuis plus de dix ans, ces lectures « chromatiques » sont en réalité renforcées non seulement par les rumeurs de conspiration externe cultivées au sein des différentes factions de la classe politique congolaise¹⁶, mais encore par l'extrême détresse socio-économique de la population, enfin par un tissu d'expatriés occidentaux assez fermé sur lui-même. Ces

13. Vocables signifiant 'étranger', 'blanc' et/ou 'européen', en lingala et en swahili.

14. Surnom de l'explorateur Stanley qui désigne, à l'époque du Congo Belge, l'Etat colonial et ses agents.

15. Le chercheur se déplaçant 'à la congolaise' est a priori situé dans une vocation de missionnariat religieux.

16. En effet, depuis 1996, « les acteurs politiques congolais de tous bords ont vu tour à tour dans cette crise la main conspirante étrangère des puissances tutélaires : USA, Canada, France, Belgique, Angleterre, par le relais des puissances régionales (Ouganda, Rwanda, Angola, Congo Brazza, Libye, Afrique du Sud) selon les circonstances ». De l'avis du professeur Shikayi (Institut Congolais des Relations Internationales, ICRI-UNIKIN), « la théorie de la conspiration traduit l'idée de l'absence de la légitimité nationale ou locale du pouvoir détenu par ces acteurs (...) ». – SHIKAYI, André, juin 2004. L'élite au pouvoir en R.D. du Congo et le syndrome de la conspiration, 4 p. Kinshasa : <http://www.congodiplomatica.com/shiko.htm>

derniers sont généralement localisés dans les quartiers proches du centre-ville ou, depuis les pillages récurrents des années 1990, pratiquent un « habitat-bunker » très sécurisé; leurs liens avec les Congolais se limitent bien souvent au cadre professionnel, sur un mode assez superficiel et de subordination. Ainsi, en RDC, l'intégration d'un « blanc » dans l'ordre de la banalité sociale demeure un impensé psychologique, une « aberration sociologique » (Rubbers 2004 : 43-45).

Au cours de mes entretiens, la codification corporelle et l'induction de rôles sociaux ont paradoxalement fréquemment contribué à la maïeutique du témoin. Pour rappel, l'image à la fois protectrice et oppressante des fameux *banoko*, les oncles, au premier plan du système de parenté et de l'organisation des sociétés congolaises, tient une grande place dans la subjectivation de l'histoire coloniale et des rapports (ex) colonisés – (ex) colonisateurs. Beaucoup de métis ont intégré ma venue dans cette grille relationnelle de type avunculaire. C'était en quelque sorte le retour de la tante paternelle¹⁷ en tant que réceptacle de leurs frustrations historiques et familiales : je fus accueillie ou interpellée par des formules telles que « Enfin le blanc a envoyé quelqu'un ! », « Tes pères là, voilà ce qu'ils ont fait... », ou encore « Vous, les coloniaux, nous sommes vos fils ! ».

Le statut et la fonction du chercheur sont parallèlement pressentis à travers son appartenance à la corporation universitaire, lieu de prestige et de pouvoir aux yeux des Congolais, souvent confusément identifié à de l'« émissariat » gouvernemental. Par la nature même de ma démarche d'écoute et de mon cadre de travail (projet scientifique belge), certains interlocuteurs eurent dès lors tendance à m'attribuer une « mission » sociale et politique de représentation (sorte de « syndicat des doléances » de la communauté métisse) ou d'agent annonciateur de solutions (accès à la nationalité belge, dédommagements ou aides ponctuelles de l'Etat belge).

L'enquêteur doit donc continuellement faire face aux diverses strates de signification intrusive et/ou hiérarchique dans lesquelles ses interlocuteurs locaux l'appréhendent, en s'attachant tantôt à la clarification du cadre contractuel (réitérations des objectifs du dialogue), tantôt à la « technique du caméléon » (adaptation au milieu, investissement des images sociales) (Blanchet et Gotman 2001 : 73, 75).

Conclusion

Du « Congo de Papa » au « Bled », l'« expatriation documentaire » constitue une double aventure pour l'historien belge puisqu'elle implique dépaysement méthodologique et confrontation interculturelle directe. Quittant le confort de ses lieux et outils de travail traditionnels (bibliothèques et dépôts d'archives; batterie de règles de critique historique) pour élargir son compas critique et sa matière objective, le chercheur doit gérer parallèlement les conditions socio-anthropologiques et techniques particulières de la récolte de l'« histoire vivante » en RDC. Ces dernières, interférant régulièrement sur le contexte d'investigation, nous rappellent l'importance d'une certaine dose d'humilité et de souplesse dans toute recherche d'informations.

17. Sœur, épouse ou fille à la fois du géniteur ayant négligé ses devoirs paternels et, plus métaphoriquement, du système colonial belge.

Références bibliographiques

- BERTAUX, Daniel, 1997. *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*. Paris : Editions Nathan (Collection « Nathan Université »).
- BLANCHET Alain et Anne GOMAN, 2001. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Editions Nathan (Collection « Nathan Université »).
- CURTIN, Ph. D., 1986. « Tendances récentes des recherches historiques africaines et contribution à l'histoire en général », in J. KI-ZERBO (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*. I : *Méthodologie et Préhistoire africaine*, pp. 50-57. Paris : Présence africaine/Edicef/Unesco.
- DE VILLERS, Gauthier, 2004. « Une nouvelle politique africaine ? », *Revue politique. Revue de débats*, juin (35), pp. 13-17.
- DE WITTE, Ludo, 2000. *L'assassinat de Lumumba*. Paris : Karthala (Collection « Les Afriques »).
- FAGE, John D., 1986. « Evolution de l'historiographie de l'Afrique », in J. KI-ZERBO (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*. I : *Méthodologie et Préhistoire africaine*, pp. 33-40. Paris : Présence africaine/Edicef/Unesco.
- FRAITURE, Pierre-Philippe, 2003. *Le Congo belge et son récit francophone à la veille des indépendances. Sous l'empire du royaume*. Paris : L'Harmattan.
- HOCHSCHILD, Adam, 1998. *Les fantômes du roi Léopold. Un holocauste oublié*. Paris : Belfond.
- JEWSIEWICKI, Bogumil, 1993. « Construction narrative des identités », in Jean TSHONDA OMASOMBO, *Le Zaïre à l'épreuve de l'histoire immédiate*, pp. 161-186. Paris : Karthala (Collection « Hommes et sociétés »).
- LACOUTURE, Jean, 1988. « L'histoire immédiate », in Jacques LE GOFF (dir.), *La nouvelle histoire*, pp. 229-254. Paris : Editions Complexe (Collection « Historiques », 47).
- LANGLOIS, C.-V. et C. SEIGNOBOS, 1899. *Introduction aux études historiques*. Paris : Hachette.
- LEWIN, Rosine, 1993. « Benoît Verhaegen et l'Histoire immédiate », in Jean TSHONDA OMASOMBO (dir.), *Le Zaïre à l'épreuve de l'histoire immédiate*, pp. 235-241. Paris : Karthala (Collection « Hommes et sociétés »).
- MABILLE Xavier, 2002. « Mémoire et histoire », *Dossiers du Crisp*, Février (55). Bruxelles : Crisp.
- RUBBERS, Benjamin, 2004. « Conversation sur la couleur des hommes », *Revue politique. Revue de débats*, juin (35), pp. 43-45.
- SALMON, Pierre, 1986. *Introduction à l'histoire de l'Afrique*. Bruxelles : Hayez/La Longue Vue.
- SIMONIS, F., 1994. « L'historien et le témoin : un couple aux rapports ambigus », in R. GOUTALIER (dir.), *Mémoires de la colonisation. Relations colonisateurs colonisés (Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, IHPOM, 3-4/12/1993)*, pp. 27-33. Paris : L'Harmattan.
- STENGERS, Jean, 1979. « Les malaises de l'Histoire coloniale », *Bulletin des séances de l'Académie royale des sciences d'outre-mer*, 4, pp. 583-593.
- VANSINA, Jan, 1961. *De la tradition orale. Essai de méthode historique*. Tervuren : Musée royal de l'Afrique centrale.
- VELLUT, Jean-Luc, 1982. « Matériaux pour une image du Blanc dans la société coloniale du Congo Belge », in Jean PIROTTE (dir.), *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux 19^e et 20^e siècles. Sources et méthodes pour une approche historique*, pp. 92-112. Louvain-la-Neuve, Leuven : Collège Erasme, Editions Nauwelaerts (Coll. « Recueil de travaux d'histoire et de philologie, Université de Louvain », 6^e série, Fascicule 24).
- VERHAEGEN, Benoît, 1974. *Introduction à l'Histoire immédiate. Essai de méthodologie qualitative*. Gembloux : Duculot.

